

Une fiction haletante

Proust épistolier, de Martin Robitaille, Presses de l'Université de Montréal, « Espace littéraire », 228 p.

Claude La Charité

Numéro 197, juillet-août 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Charité, C. (2004). Une fiction haletante / *Proust épistolier*, de Martin Robitaille, Presses de l'Université de Montréal, « Espace littéraire », 228 p. *Spirale*, (197), 33-34.

UNE FICTION HALETANTE

PROUST ÉPISTOLIER de Martin Robitaille

Presses de l'Université de Montréal, « Espace littéraire », 228 p.

Avec *Proust épistolier*, Martin Robitaille rejoint le *Diderot épistolier* de Benoît Melançon (Fides 1996, prix du livre savant Raymond-Klibansky) : par-delà la parenté des titres, nous sommes en présence d'une étude qui fait date et dont il sera désormais impossible de ne pas tenir compte dans le domaine de l'épistolaire.

Dans le cas de Proust, le défi était de taille, puisque sa correspondance ne se conforme en rien à la définition traditionnelle dont relève, par exemple, les lettres de Flaubert ou de Kafka. Celle de Proust constitue plutôt un ensemble hétéroclite de milliers de lettres (réunies en vingt et un tomes dans l'édition Kolb) dont à coup sûr l'épistolier n'avait jamais prémédité la publication et qui, de surcroît, sont d'une facture assez négligée, *a priori* incompatibles avec l'idée toute faite que l'on peut se faire du Proust styliste, et le plus souvent dépourvues des considérations esthétiques, poétiques ou littéraires que le lecteur habituel de ce type de correspondance recherche en priorité.

En dépit de l'absence manifeste de recherche stylistique, ces lettres ne donnent pas à lire la vie de l'auteur dans sa quotidienneté banale. L'intimité ne se dévoile que par accident pour ainsi dire, comme cette demande d'argent, datée du 17 mai 1888, à son grand-père maternel pour rembourser le vase de nuit que le petit-fils a brisé dans un bordel où il était allé dans l'espoir de mettre un terme à « *[s] es mauvaises habitudes de masturbation* » mais où, finalement, il a été « *trop troublé pour pouvoir baiser* ».

En fait, comme le montre Martin Robitaille, cette correspondance ne présente pas un quelconque récit autobiographique, mais plutôt l'équilibre délicat et quasi intenable entre la posture du valétudinaire magnifique, confiné à sa chambre par la maladie, et celle du valétudinaire imaginaire qui s'exile délibérément pour se consacrer à son œuvre, tout en maintenant un lien – épistolaire – avec son entourage. Témoignent éloquentement de cette double posture le recyclage de son papier à lettres en papier à allumer ses poudres pour les fumigations et la décontamination au formol, rigoureuse et systématique, de chaque lettre reçue (sous l'influence du père médecin hygiéniste, à une époque où l'on découvre les mécanismes de la contamination et où, à Grosse-Île, on impose désormais la désinfection aux nouveaux arrivants).

Filiation féminine

L'hypothèse stimulante sur laquelle repose le livre et qui se vérifie à chaque articulation de la démonstration veut que cette correspondance, plutôt que de ressortir à l'autobiographie, soit « *une fiction, haletante, pour que se construise une identité de sujet* ».

À cet égard, il faut noter à quel point Robitaille, tout en faisant son profit des travaux de ses devanciers, s'en démarque nettement. Pierre Raphaël prétendait à la solubilité de la personnalité de l'épistolier dans celle du destinataire. Alain Buisine avait eu le mérite de formuler la thèse selon laquelle la correspondance de Proust représentait une sorte de « *cordon sanitaire* », c'est-à-dire un moyen de maintenir une distance avec son entourage, indispensable à l'élaboration de son œuvre. En revanche, il assimilait cavalièrement l'ensemble de cette correspondance à une seule et longue lettre adressée à la mère. Or, Robitaille montre que cette destinataire certes privilégiée fournira le canevas des relations épistolaires à venir, d'abord avec Robert de Montesquiou, dont il cherchera, sans espoir, à se faire aimer comme de sa mère, avant d'inverser les rôles avec Reynaldo Hahn, pour enfin dépasser ce cercle vicieux morbide et accéder à sa propre subjectivité de créateur.

L'ensemble de l'étude est placé sous le signe de la psychanalyse et s'organise selon trois destinataires privilégiés : Jeanne Proust (le repli), Robert de Montesquiou (transfert I) et Reynaldo Hahn (transfert II).

Le jeune Proust épistolier se trouve sous l'emprise de deux femmes fortes, sa grand-mère maternelle, Adèle Berncastel, destinataire de la toute première lettre de Marcel, rédigée en allemand, alors qu'il n'a que neuf ans, et sa mère, Jeanne Weil. Malgré lui, le jeune épistolier se trouve à prolonger cette filiation féminine, avec Madame de Sévigné et George Sand comme modèles épistolaires. En réaction à cette filiation intellectuelle forcée, Proust mettra en place le cordon sanitaire décrit par Buisine pour mettre à distance sa mère accaparante. Cette mère qui entretient une relation trouble avec son fils, au point de considérer le bris du vase de Venise – que ce dernier fracasse dans un accès de colère – comme le « *symbole de [leur] indissoluble union* ». Qui cherche à exercer une emprise proprement castratrice sur son fils en vacances dont elle exige qu'il lui rende compte de son emploi du temps à l'heure près : « *Es-tu sûr que tu t'arranges bien? Et les diners? Donne-moi donc le menu de ton temps et*

de tes repas. » Comme cette mère ne semble aimer son fils que malade, Proust trouvera la parade en lui écrivant ce qu'elle veut, d'où l'apparition, jusqu'à saturation, de ce que Robitaille appelle avec justesse le « *discours médical proliférant* » : « *Hier après t'avoir écrit j'ai été pris d'asthme et coulage sans interruption m'obligeant à marcher en deux, allumer des cigarettes à chaque bureau de tabac, etc. Et ce qui est pire, je me suis couché bien, à minuit, après de longs fumages, et trois ou quatre heures après la vraie crise d'été, fait unique pour moi [...] Cela recommence un tout petit peu ce soir (il est 7 heures et 1/2) mais à peine, je n'ai même pas besoin de fumer. Si cela se renouvelait ces nuits-ci je serais momentanément obligé de renoncer à mes heures, parce que ma crise se trouve avoir lieu en pleine nuit, sans personne pour allumer mon bougeoir, me faire quelque chose de chaud après [...]* » Cette correspondance devient dès lors une sorte de toile d'araignée où prendre les connaissances et les amis avec qui Proust ne veut que correspondre (notamment sa mère, à qui il écrit alors même qu'ils se trouvent tous les deux au même endroit). Elle est à la fois tendue vers un effort pour établir un échange et, en même temps, tenir l'autre à distance pour naître à soi-même.

Le repli et l'élan

Avec Robert de Montesquiou, sommité littéraire du temps, Proust joue d'emblée le jeu de la séduction : « *Votre âme est un jardin rare et choisi comme celui où vous m'avez permis de me promener l'autre jour.* » Pour autant, il n'est sans doute pas dupe de la valeur littéraire de son correspondant, mais l'image projetée par ce dernier qui, dans la dédicace d'une photographie envoyée à Proust, s'autoproclame « *souverain des choses transitoires* », le séduit. L'épistolier cherche à renverser la relation qu'il a vécue avec sa mère disparue, en se mettant au service du poète aristocratique, en restant à ses côtés, en voulant en somme le « *materner* », comme il l'avait été lui-même. Rapidement, cependant, la relation tourne court et Proust essuie les pires humiliations. Le comble de l'insulte est sans doute cette lettre retournée par Montesquiou à l'expéditeur avec des annotations du maître destinées à l'élève : « *Le maximum étant de 20, ce petit devoir épistolaire ne mérite que moins quinze. Le Professeur.* » Malgré des affronts répétés, Proust persiste dans cette relation épistolaire à sens unique. Cet incessant mouvement

de repli sur soi et de nouvel élan vers l'autre serait caractéristique de la position d'écriture de l'auteur de *La Recherche*, située « entre le repli causé par la correspondance avec Jeanne Proust, et l'élan sans cesse engendré – avorté – ré-engendré avec tous ses correspondants, mais particulièrement avec des figures transférentielles fortes comme Robert de Montesquiou et Reynaldo Hahn ».

Dans les lettres à Reynaldo Hahn, on trouve quelques morceaux choisis tout à fait dignes d'une anthologie épistolaire. Par exemple, cette réflexion sur l'intentionnalité et le sens de l'œuvre littéraire, à propos de Mallarmé : « Il faut toujours supposer que les pactes sont faits entre l'intelligence du poète et sa sensibilité et qu'il les ignore lui-même, qu'il en est le jouet. » Ou encore ce passage sur notre humaine condition : « À tous les moments de notre vie nous sommes les descendants de nous-mêmes et l'atavisme qui pèse sur nous c'est notre passé, conservé par l'habitude. » Cela dit, cet échange est le lieu de plusieurs jeux à la faveur desquels Proust se libère de la tutelle de sa mère et des modèles qui lui étaient associés. D'une part, dans de nombreuses lettres, l'épistolier adopte une graphie fantaisiste qui serait, selon Virginie Green, un mélange d'expressions enfantines, de graphies médiévales et de notations phonétiques des propos d'une personne d'origine imprécise, chuintante et très enrhumée. D'autre part, cet échange est aussi le lieu de pastiches des grands auteurs qui constituaient pour ainsi dire le fonds de commerce (épistolaire) de la grand-mère et de la mère, par exemple La Fontaine qui se trouve « *hasrangé* » (de la même manière que le Cid « *maghané* » de Ducharme) ou encore la digne Marquise de Sévigné qui se voit parodiée sans vergogne. Mais par-dessus tout, cette correspondance entre Proust et Hahn fournit l'occasion d'une inversion des rôles, le pianiste devenant le petit enfant protégé et surveillé par Proust qui, du coup, déloge sa mère et s'approprie sa créativité pour devenir lui-même créateur.

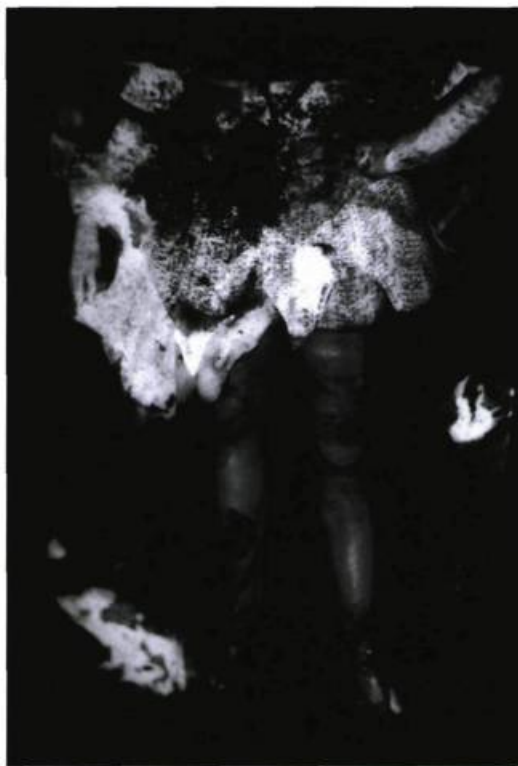
Sur cette démonstration magistrale, il convient d'ajouter deux bémols. Certains éléments de la théorie psychanalytique auraient mérité d'être revus à la lumière des acquis plus récents de cette discipline, notamment les rôles sexuels traditionnels : ainsi en va-t-il du père, incarnation de la loi, qui eût pu compenser l'influence de la mère castratrice s'il n'avait été défaillant, une conception essentialiste des identités sexuelles que la psychanalyse d'obédience féministe a nuancée. L'opposition entre masculinité et féminité, comme le soulignent Laplanche et Pontalis, est beaucoup plus complexe qu'on ne l'admet généralement, et la façon dont le sujet se situe par rapport à son sexe biologique est le terme aléatoire d'un processus conflictuel, opposition que l'on pourrait extrapoler au couple, même dans une société patriarcale comme la haute bourgeoisie dont fait partie la famille Proust, d'autant que la

mère est juive. Par ailleurs, il faut relever l'insuffisance du protocole de présentation de la collection, faiblesse évidemment indépendante de la volonté de l'auteur. Le report des notes en fin de livre est regrettable. Il s'agit d'un livre savant et en tant que tel le lecteur devrait, en toute logique, pouvoir lire les notes en parallèle avec le corps du texte, si bien que l'infrapaginal s'imposait. Les scrupules d'honnête homme de

l'éditeur qui, dirait-on, cherche à ne pas effrayer le lecteur par l'érudition, sont déplacés.

L'émerveillement du lecteur de *Proust épistolier* tient à ce qu'il assiste, parallèlement et spéculeusement, à l'émergence d'un auteur qui trouve sa voix et à la naissance d'un critique inspiré qui, dans la foulée, trouve également la sienne.

CLAUDE LA CHARITÉ



Dominique Paul, *Lucie, dégénération 5*, 2003, Diptyque, d'après Peake l'Ancien. Photographie couleur, modèle, 182 x 72 cm encadré. Avec l'aimable permission de la galerie Eric Devlin.